



Ingrid Sénépart (dir.)

Aux portes de la Ville
La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal

Publications du Centre Camille Jullian

Avant-propos. Archéologie et industries à Marseille, un nouveau champ de recherches interdisciplinaires

Ingrid Sénépart

DOI : 10.4000/books.pccj.14432
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Aix-en-Provence
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 11 février 2021
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782491788100



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SÉNÉPART, Ingrid. *Avant-propos. Archéologie et industries à Marseille, un nouveau champ de recherches interdisciplinaires* In : *Aux portes de la Ville : La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2017 (généré le 14 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/14432>>. ISBN : 9782491788100. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.14432>.

Avant-propos

Archéologie et industries à Marseille, un nouveau champ de recherches interdisciplinaires

Ingrid SÉNÉPART

Qu'il s'agisse de vestiges urbains grecs, romains, médiévaux, modernes ou contemporains, la question à laquelle doit répondre l'archéologue en charge de la fouille est : dans quel contexte (historique, spatial, environnemental, économique etc.) le site est-il inscrit ? À Marseille, depuis de nombreuses années, lorsque les archéologues sont confrontés à des vestiges urbains ayant trait aux périodes médiévale et moderne, ils s'adjoignent le concours d'historiens qui mettent en œuvre leurs outils méthodologiques et confrontent leurs sources documentaires avec les résultats archéologiques pour participer à la résolution de cette question. L'ouvrage « *Fouilles à Marseille, La ville médiévale et moderne* » dans la collection des *Études massaliètes* sous la direction de M. Bouiron *et al.* en est une illustration¹. C'est ce que nous avons également fait pour les sites de la *manufacture royale des Poudres et Salpêtre* (Nédelec) et de l'îlot Bernard-du-Bois (Bernard-du-Bois) sur la colline Saint-Charles à Marseille — objets de cet ouvrage.

Ici, cependant, il s'agit de sites ayant livré des vestiges pré-industriels. En fouillant des manufactures et des fabriques, les archéologues exhument un patrimoine moderne ou contemporain dont la mémoire écrite est en cours de disparition sinon disparue. Ils mettent au jour des organisations spatiales de bâtiments, des mises en œuvre du bâti, des transformations des espaces, des procédés techniques et des savoir-faire ainsi que des modes de vie déduits de l'étude de la culture matérielle et datés par elle. Or, ces faits ont laissé peu de traces dans les archives ou sont abordés sous un autre jour dans les textes historiques. Ils posent question. Ils apportent un éclairage différent et complémentaire à celui des historiens. Ils modifient la perception acquise sur l'histoire pré-industrielle. La spécificité de ce type de découvertes a donc conduit à ouvrir un nouveau champ de recherche en archéologie, encore peu exploré en France métropolitaine, mais amorcé à Marseille depuis de nombreuses années.

Depuis les années 1990, en effet, les fouilles préventives conduites par le Service archéologique de la ville et l'AFAN, puis conjointement par l'Inrap et la Division Archéologie de Marseille ont été l'occasion de mettre au jour des vestiges de bâtiments artisanaux ou pré-industriels. Ce fut le cas sur l'îlot 24N (L.-F. Gantès, M. Moliner ; ville de Marseille) où furent exhumés en 1985 une savonnerie du XIX^e siècle installée dans l'ancien couvent des religieuses de Sainte-Elizabeth. Des cuves en pierre de taille enduites d'un revêtement hydraulique témoignaient d'activités artisanales datées de l'époque moderne. Ces vestiges firent l'objet de relevés et de descriptions de la part des archéologues. B. Legendarme les interpréta ensuite, en tant qu'historien, à partir de textes d'archives. En 1992, à l'occasion d'un sondage effectué à l'angle des rues Sainte et du Petit-Chantier (A. Richier, Ph. Mellinand ; AFAN), une nouvelle savonnerie fit l'objet d'une reconnaissance archéologique. Il s'agissait de l'établissement Rouzy. Les deux-tiers du terrain étaient impactés par ses vestiges qui furent également décrits comme de grandes cuves, larges d'environ 3,50 m constituées de dalles de calcaire liées au mortier de tuileau et assemblées avec un système de baguette et canal. D'après les fouilleurs, certains assemblages peu « orthodoxes » pouvaient résulter de l'agencement de matériaux issus du démantèlement de l'Arsenal des Galères à partir de 1781. Le mur de façade très massif était encore conservé

1. Bouiron *et al.* 2001.

sur trois mètres. Sa base reposait sur de grands blocs rectangulaires. Tout le radier de fondation était en place, ainsi que le sol. Les vestiges furent ensevelis de nouveau en attendant la suite de l'opération. B. Legendarme interpréta les éléments architecturaux. Il préconisa aussi l'étude, la conservation et le prélèvement de certains matériaux en vue d'améliorer à la fois la connaissance des procédés architecturaux et les techniques mis en œuvre au sein de la fabrique. Cependant, la fouille de ces vestiges ne fut pas prescrite par l'autorité de tutelle comme c'était très souvent le cas durant toutes ces années pour les vestiges de la période moderne. Aujourd'hui, on peut regretter que les possibilités de documenter le site n'aient pas été saisies. En 1994, les restes d'une ancienne fabrique de colle forte, le domaine Signoret furent repérés dans les diagnostics préliminaires à la fouille du tunnel de la Major (M. Bouiron *et al.* ; ville de Marseille /AFAN). Ils furent également dégagés, relevés, et interprétés selon les principes de l'archéologie urbaine (bases de données relationnelles, numérotation continue, diagramme de Harris). Différentes étapes de transformation du bâtiment furent reconnues. Les fouilleurs s'appuyèrent aussi sur des plans et des documents d'archives. Ainsi, la confrontation des sources écrites et des archives du sol permit de restituer l'histoire du bâtiment. La faible ampleur des sondages n'autorisa pas les archéologues à pousser très loin les interprétations. Durant la fouille, les vestiges mis au jour offrirent néanmoins l'occasion de documenter le bâti et l'évolution de la fabrique dans le tissu résidentiel du quartier (Bouiron *et al.* ; ville de Marseille/AFAN). Il s'agissait d'une première étape vers la contextualisation d'un site pré-industriel marseillais dans son environnement urbain.

Par ailleurs, dès 1992, les auteurs de sondages effectués à la Porte d'Aix avaient exploré l'*Indicateur marseillais* et mis l'accent dans les conclusions de leur rapport d'opération sur la présence au XIX^e siècle de fabriques et de petites industries autour de cette entrée de ville (P. Fournier, AFAN). Par la suite, dans le courant des années 2000, des vestiges d'installations de fabriques ou de petites manufactures mal identifiées, rue Malaval, Porte d'Aix, Boulevard-des-Dames furent également décelés dans plusieurs diagnostics et opérations préventives. Ces sources archéologiques et archivistiques confirmèrent la réputation de quartier artisanal acquise par ce secteur de Marseille dans la littérature. Toutefois, la faible superficie des fouilles ne simplifiait pas l'identification des types de fabriques. Enfin, la recherche des vestiges de la faïencerie de Saint-Jean-du-Désert en 1994 (V. Abel, AFAN), à l'occasion du projet de rocade d'évitement du centre-ville dans le quartier du même nom, donna lieu à des découvertes inédites ayant trait à l'histoire des techniques. Il ne fut trouvé aucun vestige de la manufacture ; en revanche, la mise au jour d'un pavillon de fraîcheur pavé de carreaux de faïence imprimés permit d'émettre des hypothèses sur des procédés artisanaux inconnus dans le milieu de la faïencerie marseillaise du XVIII^e siècle.

Les investigations archéologiques de la Zac Saint-Charles marquent probablement un nouveau tournant dans ces premières activités de recherche. Comme précédemment, l'approche interdisciplinaire a été requise pour l'étude des vestiges (infra). Toutefois, l'îlot Bernard-du-Bois a été rapidement considéré comme un seul site. Cela a permis de poursuivre le travail de recherche conjoint, amorcé entre archéologues et historiens sur le quartier. Il a conduit à collationner une somme considérable d'informations afin d'envisager une première synthèse sur l'histoire pré-industrielle de l'îlot Bernard-du-Bois et son environnement immédiat et à inventer une méthodologie *ad hoc* pour y parvenir. Le niveau du réseau résidentiel a été dépassé pour atteindre un niveau de lecture plus global, celui du quartier artisanal et de son environnement (Porte d'Aix, vallon de la Joliette et quartier Saint-Lazare). D'un point de vue archéologique, cela devrait permettre d'anticiper de futures opérations préventives.

En effet, avec la fin des grands travaux à l'intérieur du périmètre de la cité antique, les projets de réhabilitations immobilières du secteur Joliette, Arenc, Porte d'Aix mènent à de nouvelles opérations archéologiques. Celles-ci sont l'occasion de poursuivre ce travail interdisciplinaire et de perfectionner les outils méthodologiques et cartographiques mis au point dans cette première approche (fouilles du Boulevard des Dames, Fr. Paone, Inrap ; A. Riani, ville de Marseille ; diagnostics de l'anse d'Arenc, Weydert *et al.* Inrap). Des études d'archéologie du bâti (savonnerie du 72 rue Sainte) viennent également ponctuer les opérations d'archéologie préventive portant sur des bâtiments pré-industriels de l'époque moderne.

L'interdisciplinarité est acquise en archéologie. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit naturellement mise en place dans l'archéologie des époques pré-industrielles. Cette tendance s'exprime encore dans l'évolution la plus récente de l'archéologie. Ses acteurs commencent à s'intéresser à des champs de recherche très contemporains. L'effacement rapide du souvenir des lieux et des choses dans la mémoire récente malgré la pluralité des sources écrites et orales ouvre un espace au questionnement archéologique — notamment sur la culture matérielle qui est la

première à disparaître du discours. Ses méthodes, en effet, peuvent être appliquées a priori sur n'importe quel site en tant qu'il est une source potentielle de « vestiges et de restes archéologiques ». L'archéologie, c'était hier, c'est l'instant qui vient de passer.

Ce constat conduit actuellement à étendre le cadre des prescriptions de l'État à des sites archéologiques de périodes très récentes et à ouvrir de nouvelles perspectives d'étude : à Marseille, le cimetière des XVIII^e et XIX^e siècles des Petites-Crottes (A. Richier *et al.*, Inrap), le complexe industriel d'un four à chaux du vallon de la Panouse au XIX^e siècle (A.-M. D'Ovidio, Ville de Marseille) ; à Miramas, le camp militaire américain « 412 » de la Seconde Guerre mondiale (F. Lemaire, Inrap) et Le Mas de la Péronne, un dépotoir de la fin du XIX^e siècle (C. Voyez, Inrap) ; et dans le reste de la France, les sites de la Grande Guerre dans le Nord (Canal Seine-Nord Europe, Inrap), du débarquement de Normandie (V. Carpentier, C. Marcygny, Inrap) ou dernièrement le site du Pusoz, un dépotoir des années 1930-1940 à Vénissieux dans la banlieue de Lyon (A. Horry, Inrap) – ce qui laisse augurer des interactions entre archéologie, histoire écrite, archives et récits oraux des plus passionnantes.